

**LA CONSTRUCTION DE L'AUDITOIRE DANS LES DISCOURS DE
CONGRÈS DE PAUL BIYA / THE CONSTRUCTION OF THE
AUDIENCE IN PAUL BIYA'S CONGRESS SPEECHES /
CONSTRUIREA PUBLICULUI ÎN DISCURSURILE PENTRU
CONGRES ALE LUI PAUL BIYA¹**

Abstract: In democratic contexts, competition among different political parties is a permanent. Citizens, therefore, become the targets of the speeches of various manipulators who are in quest of positions. This paper aims at showing that in such a political environment, the consideration of the audience is part and parcel of the discursive strategies used by Paul Biya¹ in his speeches in order to have an influence on his audience. Using the tenets of discourse analysis, this work, therefore, examines the strategies used by this leader in order to involve in his speeches the audience so as to achieve an effective communication. So, in his speeches, his presence is not felt and he makes use of various discursive strategies in order to make the audience assume the responsibility of what he says. The image of the audience is highly taken into consideration in his apologetic talks.

Key words: audience, apology, discursive illusion, manipulation.

Résumé: En contexte démocratique, permanente est la compétition entre différentes formations politiques antagonistes. L'instance citoyenne devient ainsi la cible de discours manipulateurs en quête d'un certain positionnement. Cette réflexion ambitionne de montrer que dans un tel environnement, le traitement de l'auditoire est devenu pour Paul Biya² une stratégie discursive décisive dans son entreprise d'influence. Elle explore donc à travers l'analyse linguistique du discours, les procédés allocentriques mis en œuvre par ce leader dans la construction de l'auditoire et qui lui assureraient l'efficacité de la communication. A cet égard, son discours est le lieu d'un gommage illusoire de sa personne à travers un effacement énonciatif qui lui permet de faire endosser la responsabilité du dire par l'auditoire ; auditoire dont l'image est fortement prise en charge par des propos apologétiques.

Mots-clés: auditoire, apologie, illusion énonciative, manipulation.

Introduction

L'auditoire se définit de manière large comme « l'ensemble de ceux sur lesquels l'orateur veut influencer par son argumentation » (Perelman, 1970 : 25). Quant au discours, il « désigne de façon rigoureuse et sans ambiguïté, la manifestation de la langue dans la communication vivante » (Fosso, 2005 : 383) ; mieux « l'utilisation, entre les hommes, de signes sonores articulés, pour communiquer leurs désirs et leurs opinions sur les choses » (Gardiner in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 186). La construction de l'auditoire s'entend comme le traitement que l'orateur fait de l'auditoire, la place qu'il lui attribue, l'image de l'auditoire qu'il projette dans son discours ; c'est donc une image verbale. Les textes de notre corpus³ d'étude sont des discours de politique générale prononcés par Paul

¹ Clément Agenor Njimeni Njotang, Université de Maroua, Cameroun, clebertagenor@yahoo.fr.

² Paul Biya est le Président National du RDPC (Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais). Il est également depuis 1982, le Président de la République du Cameroun.

³ Pour l'obtention des textes du corpus, on s'est rendu aux archives nationales du Cameroun. On s'y est procuré les anciens numéros de *Cameroun tribune*, le quotidien public national. Pour ce qui est du

Biya au cours des congrès tenus par le RDPC depuis l'entrée en lice en 1990 d'autres partis sur la scène politique. Il s'agit des congrès de 1995 ; 1996 ; 2001 et 2006. Nous voudrions montrer que dans son entreprise d'influence, la construction de l'auditoire est pour ce leader politique, une stratégie essentielle au sens où l'entend Parret (in Adam, 1984 : 193) : « Une stratégie est une raison nécessaire et suffisante B pour un certain comportement discursif A ». C'est cette stratégie que nous nous proposons de déceler en analysant les procédés allocentriques mis en œuvre par Biya dans le traitement de l'auditoire et qui lui assureraient l'efficacité de la communication. Pour un traitement scientifique de notre corpus, la méthode que nous avons choisie est celle de l'analyse du discours, précisément l'analyse linguistique. Sous cet angle, l'analyse du discours peut se définir comme « l'étude linguistique des conditions de production d'un énoncé » (Guespin in Sarfati, 2001 : 97). Pour Van Dijk (in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 42), elle est « l'étude de l'usage réel du langage, par des locuteurs réels dans des situations réelles ». Ainsi, l'analyse du discours se rapporte à la relation texte et contexte et emprunte deux grandes démarches définies par Maingueneau (1991 : 27) : la démarche intégrative qui présuppose qu'un discours est accessible à l'analyse par sa mise en relation avec d'autres paramètres qui lui donnent sens et la démarche analytique qui présuppose que le discours offre des pôles de résistance, des stratégies cachées que seule l'analyse peut mettre au jour. La mise au jour de ces stratégies cachées, nous la ferons à travers deux articulations : d'abord l'apologie de l'auditoire, ensuite le phénomène d'effacement énonciatif observé dans notre corpus.

1. Une apologie de l'auditoire

D'entrée, il faut d'abord souligner que « chaque orateur pense, d'une façon plus ou moins consciente, à ceux qu'il cherche à persuader et qui constituent l'auditoire auquel s'adressent ses discours » (Perelman, 1970 :25). Dans notre corpus, la principale instance de réception apparaît clairement localisée et désignée par l'orateur. Il s'agit d'un pays : le Cameroun, et d'un peuple : les Camerounais, comme on peut le relever dans les séquences suivantes : « La démocratie que nous bâtissons au Cameroun se fera à notre rythme » (Biya, 1995) ; « Cette modernisation de notre pays s'appuiera sur des textes qui apporteront aux citoyens camerounais les meilleures garanties au plan du droit » (Biya, 1996). Cet auditoire partage visiblement la même appartenance nationale avec l'orateur puisque ces derniers s'englobent dans le pronom personnel *nous*.

Les partenaires identifiés, la façon dont le locuteur les perçoit et la façon dont il leur présente une image d'eux-mêmes sont susceptibles de favoriser son entreprise de persuasion car, comme le relève Amossy (2000 : 25), « l'orateur travaille à l'élaborer une image de l'auditoire dans laquelle celui-ci voudra se reconnaître. Il tente d'infléchir des opinions et des conduites en lui tendant un miroir dans lequel il prendra plaisir à se contempler ». C'est dans cette visée que Biya fait l'apologie de l'auditoire en lui montrant son importance. Ceci est une stratégie dans la mesure où si vous tenez à gagner la sympathie des gens, si vous sollicitez leur bienveillance, « faites-leur sentir leur importance » (Carnegie, 1975 : 133) car le désir

recueillement et de la transcription des discours, les responsables de la rédaction du journal précisent qu'ils reçoivent des services du président des textes lus par ce dernier, et ils ont l'obligation de les reproduire sans modification aucune dans le journal.

d'être important, d'être grand, est selon les psychiatres, le plus puissant de la nature humaine. C'est ce désir qui rend les hommes sensibles aux éloges, aux compliments puisqu'on a tous soif d'être encouragé, d'être honoré. Au sein de son auditoire, Biya distingue les militants du RDPC des autres membres de l'instance citoyenne.

1.1. La glorification du militant du RDPC

Le Président n'oublie pas que son principal soutien, ce sont les membres de son parti venu nombreux l'écouter. Il sait que c'est grâce à leurs suffrages que le RDPC et lui tiennent toujours la tête du peloton au cours des différentes élections. C'est ce mérite qu'il souligne lui-même lorsqu'il déclare : « je souhaiterais d'abord rendre hommage au travail de nos militants grâce auxquels nous avons engrangé des victoires successives lors des dernières consultations électorales. Un parti politique ce sont d'abord les militants » (Biya, 2006). Paul Biya relève, à travers la convocation de la locution adverbiale "d'abord", le caractère primordial de l'action des militants de base de son parti. Il procède à une mise en retrait de sa position de président national et propulse à l'aide de la répétition de "d'abord", ses militants à la première loge pour affirmer, dans une définition à effet de sentence, leur primauté sur les autres instances du parti : un parti politique, ce sont d'abord ses militants. Cet effacement de soi permet ainsi à Biya de mieux flatter son auditoire en lui faisant sentir son importance.

Cette première place qu'accorde l'orateur à ses militants il la justifie par leur engagement au sein du parti et leur détermination à maintenir sa flamme¹ allumée. C'est ce qu'on note dans les propos suivants :

Face à ces épreuves, à ces défis, à ces combats, des prophéties de toutes natures ne donnaient pas cher du RDPC [...] Mais c'était compter sans vous, compter sans votre capacité d'adaptation, sans votre savoir-faire, sans votre combativité, sans la foi des militants et des militantes du RDPC [...] Je pense d'abord aux femmes : ces militantes dont le nombre, la vitalité, le dynamisme, la détermination et le militantisme ardent nous impressionnent. Gardiennes de la maison RDPC. [...] je tiens à leur rendre un hommage mérité. (Biya, 1996)

Grâce à la mise en parallèle des champs lexicaux de la lutte (*épreuves, défis, combat, combativité*) ; et de la compétence (*capacité d'adaptation, compétence, savoir-faire*), Paul Biya loue l'attitude des siens durant les turbulences dues au retour à la démocratie et au multipartisme au Cameroun. Pendant ces années dites « années de braises »², on a assisté dans certains pays africains tels le Bénin et Madagascar, à l'accession au pouvoir des partis d'opposition, mais au Cameroun, le RDPC a réussi à conserver sa place. Dans son éloge, le leader du RDPC opère au sein d'un même substantif, une distinction au niveau du genre : *des militants et des militantes*, ceci pour atteindre particulièrement les femmes qu'il sanctifie. Par l'utilisation d'une métaphore historique, *gardiennes de la maison RDPC*, il rapproche ses militantes des femmes guerrières du roi Béhanzin qu'on appelait les Amazones et dont la hargne n'avait rien à envier à celle des hommes.

Dans la glorification du militant RDPC, Paul Biya va jusqu'à le détacher du parti comme si l'un pouvait exister sans l'autre. C'est ce qui ressort par exemple de la déclaration

¹ La flamme est le logo du RDPC

² Expression consacrée par la presse camerounaise pour caractériser les années 1990, 1991 et 1992 marquées par les villes mortes.

qui suit : « Si notre pays a pu sortir de cette zone de turbulence sans trop de dommages, il le doit en grande partie au RDPC et à ses militants » (Biya, 2001). Pour mettre en exergue les militants et éviter leur dilution ou leur subordination aux instances dirigeantes du parti, Biya recourt à l'hendiadyn, figure de construction qui « consiste à énoncer une idée sous la forme de deux éléments coordonnés par *et* (ou un connecteur équivalent), alors qu'un seul syntagme suffirait » (Robrieux, 1993 :85) : « au RDPC et à ses militants ». Le coordonnant qu'il utilise ici est la conjonction de coordination « et », qu'on sait apte à relier les éléments de même rang c'est à dire qui remplissent la même fonction selon le principe d'égalité statutaire. C'est une façon pour lui d'encenser ses militants à qui, selon lui, le Cameroun doit sa stabilité et sa paix.

Pour amener ses militants à adhérer à sa personne, Paul Biya affirme sa confiance en eux. Ceci est une stratégie d'influence, car il est plus facile de mener les hommes quand ils vous respectent et quand vous leur montrez votre estime pour leurs capacités. C'est ce que fait notre orateur quand il déclare : « Je sais pouvoir compter sur votre mobilisation et votre dévouement à tous. Je vous sais conscients des objectifs, des enjeux, des difficultés et des possibilités de l'heure » (Biya, 1995). Par la périphrase verbale *sais pouvoir compter* l'orateur efface tout soupçon de doute qui pourrait peser sur la confiance envers ses militants. En effet, pourquoi convoque-t-il deux auxiliaires de mode : *savoir* et *pouvoir* alors qu'il aurait pu tout simplement dire *je compte* ou *je peux compter* ? S'il utilise ces deux semi-auxiliaires, c'est sans doute parce qu'ils permettent de traduire, de par leur valeur modale, l'attitude du locuteur vis à vis du procès qu'il exprime. La modalité épistémique traduisant ici la certitude du président, vient en appui à la modalité aléthique qui lui permet d'établir la vérité logique de la possibilité du soutien, de l'accompagnement de ses militants dans ses tâches à la tête de l'Etat. Le tout, renforcé par la valeur assertive de la déclaration, dénote de la confiance indéfectible de l'orateur envers l'auditoire. En montrant ainsi sa confiance en ses militants, il construit d'eux une image méliorative : « je vous sais conscients », il leur donne une belle réputation à mériter.

Comme on le note, Biya ne va pas du dos de la cuillère quand il s'agit d'encenser le militant RDPC. Au-delà de ses militants, c'est la sympathie de toute l'instance citoyenne qu'il recherche, c'est pourquoi il flatte aussi tout le peuple camerounais.

1.2. La glorification du peuple camerounais

L'une des lois fondamentales de la morale sociale et probablement des plus importantes est celle-ci : agis envers les autres comme tu voudrais qu'ils agissent envers toi-même. C'est ce que fait Biya en montrant son estime pour les membres de l'opposition, en rendant justice à leurs mérites :

« Je me plais, à cette occasion, de rendre hommage au sens de l'Etat des dirigeants de ces formations [partis politiques membre de la majorité], car ce qui est en jeu c'est l'intérêt supérieur du Cameroun [...] Je tiens à saluer le sens de responsabilité de nos députés à l'Assemblée Nationale, majorité et opposition confondues, qui ont su dominer leurs divergences pour doter notre pays d'une loi fondamentale digne de notre temps. » (Biya, 1996)

Biya exprime sa haute considération pour ses adversaires politiques en construisant d'eux des images flatteuses de « patriote » et « responsable » qui savent privilégier l'intérêt

suprême du pays. Ceci peut paraître surprenant parce qu'en politique, l'adversaire est généralement noirci, diabolisé, enténébré. Si Biya caresse ses adversaires dans le sens du poil, c'est à dessein : il donne à l'opposition ce qu'il voudrait recevoir d'elle.

Si le Président flatte les membres de son parti et ceux de l'opposition, il va de soi qu'il en fera de même pour le peuple camerounais tout entier. C'est notamment ce qu'il fait, suite à l'atteinte du point de décision PPTE : « Je ne me laisserai pas de dire que le mérite principal de ces efforts revient au peuple camerounais qui a consenti des sacrifices qu'exigeait la situation » (Biya, 2006). Dans une suite de subordonnées relatives, « qui a consenti les sacrifices », « qu'exigeait la situation », Paul Biya reconnaît explicitement les pénibles renoncements qu'a dû faire et que fait encore le peuple camerounais pour le redressement économique du pays. Il affirme par la forme négative de sa phrase, « je ne me laisserai pas », sa ferme détermination à chanter partout et toujours le mérite de tout le peuple camerounais, peuple qu'il élève dans le propos suivant : « Le peuple camerounais [...] est majeur, il est sage, il est responsable » (Biya, 1996). Dans un marquage axiologique, l'orateur attribue au peuple camerounais des caractéristiques mélioratifs, « majeur », « sage », « responsable » qui ont pour effet de flatter l'auditoire.

Paul Biya, par son statut de Président de la République, sait qu'il est légitimé pour s'adresser à tous les Camerounais sans exception, il en profite pour enrôler tout le peuple dans la célébration des victoires de son parti. C'est ce qui se dégage de la séquence suivante :

« Cette réussite, c'est celle de tous nos camarades [...]. Cette réussite c'est celle des femmes du RDPC [...]. Cette réussite c'est celle des jeunes du RPDC [...]. Cette réussite c'est aussi celle des alliances conclues avec diverses formations politiques [...]. Cette réussite, enfin, c'est votre réussite à tous et je vous en félicite. » (Biya, 1995)

Dans cet éloge, l'orateur part des militants de son parti pour atteindre toute l'instance de réception, en passant par les membres des autres partis. La répétition du présentatif "c'est" lui permet d'insister sur le mérite des différents destinataires indexés dans les différents compléments déterminatifs : « tous nos camarades » ; « femmes » ; « jeunes » ; « alliances » ; « tous ». C'est tout le peuple camerounais qui se trouve ainsi congratulé par un « je » qui n'a plus seulement une figure de leader d'un parti mais aussi celle de Président de la République, habileté à parler à son peuple et qui, comme le remarque Coulomb-Gully (2003 : 125), « symbolise toute la nation entière. Je, est le lieu où s'effectue le passage du pluriel au singulier, de la diversité à l'unité par la production d'une identité collective ».

Comme on peut le constater, l'éloge est une stratégie de construction de l'auditoire qui vise à le faire adhérer à des thèses ou lui faire adopter un comportement en projetant de lui une image dans laquelle il lui est agréable de se reconnaître. On a remarqué que dans cette visée, Biya recourt à moult procédés et n'hésite pas à user de son statut de Président de la République. D'ailleurs, il s'appuie sur cette « identité collective » qu'il incarne pour enrôler, par un effacement énonciatif, l'instance de réception dans l'endossement du dire.

2. L'effacement énonciatif : une stratégie d'enrôlement de l'auditoire dans l'endossement du dire

Selon Vion (in Rabatel, 2004 :112), l'effacement énonciatif « constitue une stratégie, pas nécessairement consciente, permettant au locuteur de donner l'impression qu'il se retire de l'énonciation ». Comme le pense Vion, cet effacement relève d'un simulacre, en ce que le locuteur ne peut ne pas manifester d'une manière ou d'une autre sa présence. Cette idée de "simulacre énonciatif" est également souligné par Charaudeau (1992 :650) lorsqu'il évoque « un 'jeu' que joue le sujet parlant, comme s'il lui était possible de ne pas avoir de point de vue, de disparaître complètement de l'acte d'énonciation ». L'effacement énonciatif est donc un gommage illusoire de l'instance énonciatrice qui substituerait le locuteur réel par un autre. C'est en d'autres mots, une illusion énonciative (Kazoviyo, 2004 :7), phénomène qui se comprend dans la façon dont l'orateur se désigne lui-même en tant qu'auteur du discours. Notre orateur, dans son discours, possède en effet une façon curieuse de se poser comme sujet : il ne se désigne pas toujours par le pronom personnel « je » ; il se désigne parfois par le nom du parti qui l'a mandaté ("le RDPC"), parfois par les pronoms personnels « nous » et « il ». Cela peut paraître ordinaire, mais ces trois derniers types d'auto-désignation relèvent d'une volonté de manipulation de l'auditoire dans le but de l'associer à l'engagement de l'orateur en lui donnant l'impression d'avoir participé à la composition du discours.

Il est donc question pour nous de montrer pourquoi notre locuteur se désigne par l'appellation institutionnelle de son groupe de provenance, « le RDPC », alors que nous savons que tous les militants ne participent pas à la production des discours. On peut se demander si les pronoms « nous » et « il » remplacent réellement le locuteur, comment s'effectue le passage de l'appellation institutionnelle aux appellations pronominales. Quelles sont les implications factitives de ces formes d'autodésignation ? Avant de répondre à ces questions, éclaircissons d'abord les notions de locuteur et d'énonciateur incontournables pour ce point de notre analyse d'autant plus que, comme nous allons le voir, les sources du discours peuvent être plus diverses et difficiles à identifier que le discours ne le laisse paraître.

Le locuteur se définit d'après Ducrot (1984 :171-233) comme le responsable de l'énonciation. Les énonciateurs sont ces êtres dont les voix sont présentes dans l'énonciation sans qu'on puisse néanmoins leur attribuer des mots précis ; ils ne parlent donc pas vraiment, mais l'énonciation permet d'exprimer leur point de vue. Pour Baylon et Mignot (2003: 92), « le locuteur est proprement celui qui prononce les paroles ».

De ces définitions se dégagent deux équivalences : locuteur = émetteur; locuteur = énonciateur. La première équivalence est valable quand le locuteur est considéré comme le sujet parlant se trouvant à l'extérieur de l'acte d'énonciation. La seconde est valable quand le locuteur est considéré comme celui qui se trouve à l'intérieur de l'acte d'énonciation. Ceci nous amène à nous intéresser à ce que Marcoccia (1994 : 124) a appelé « le principe de délégation énonciative » dont bénéficie le porte-parole en politique. Ce principe permet de distinguer deux instances dans une même énonciation: l'énonciation source et l'énonciation déléguée. Par conséquent, on parlera d'énonciateur source et d'énonciateur délégué.

Dans notre corpus, nous avons une situation énonciative semblable. D'une part nous avons un parti politique (le RDPC) qui s'exprime indirectement : nous considérons cette instance comme celle d'« énonciation source ». Les membres de ce parti politique occupent le rôle d'« énonciateur source ». D'autre part, nous avons un leader (Paul Biya) qui a composé et prononcé ces discours, bien entendu au nom de tout le parti. Il occupe le statut d'« énonciateur délégué ».

Nous venons ainsi de discriminer deux instances énonciatives, l'une « supérieure » et transcendante : celle d'énonciateur source, et une autre « inférieure » : celle d'énonciateur délégué. La première instance, comme dirait Charaudeau (1983 : 45), est le sujet responsable de « l'effet de parole » produit sur l'auditoire, et la seconde est le sujet qui, bien qu'étant extérieur à l'acte de parole attesté, l'organise d'une certaine manière. Cette clarification faite, examinons à présent les différentes auto-désignations de notre orateur à savoir l'auto-désignation institutionnelle, l'auto-désignation par « nous » et l'auto-désignation par « il ».

2.1. L'auto-désignation institutionnelle

Le fait pour l'orateur d'évoquer chaque fois le nom du parti qui l'a mandaté n'est pas un simple usage administratif. Nous pensons qu'il s'agit là d'une stratégie de manipulation. Il faut noter dès le départ que Biya est doté d'une certaine autorité individuelle et institutionnelle. Individuelle d'abord, dans la mesure où, s'il a été élu pour diriger le parti, c'est parce qu'il dispose d'un certain nombre de qualités reconnues. Institutionnelle ensuite, dans la mesure où le fonctionnement et la gestion d'un parti sont régis par une réglementation bien définie. Mais, afin de renforcer l'autorité de ses propos, de faire comprendre à l'auditoire et de lui faire faire ce qui lui est demandé, Biya va convoquer l'énonciateur source dont l'autorité est indiscutable : le parti politique qui l'a mandaté. C'est ce que nous constatons dans l'énoncé suivant : « La volonté du RDPC pour l'avenir est de mener notre pays à une plus grande modernisation de ses lois, de ses structures et de ses choix » (Biya, 1995). Dans cette séquence, pour pouvoir faire comprendre l'importance de son projet pour l'avenir, Biya implique le parti : « La volonté du RDPC pour l'avenir ». Autrement dit, ce n'est pas seulement lui, mais c'est bien le RDPC tout entier qui désire cette « grande modernisation ». Cette convocation du parti a pour conséquence d'amener l'auditoire à accorder une certaine crédibilité au discours, puisque dit par une autorité reconnue par la loi et par l'administration. L'auditoire va se dire que toute une institution ne peut souhaiter qu'un bel avenir pour un pays, il va donc montrer un intérêt profond pour ces propos.

Ce renforcement de l'autorité du dit à travers l'évocation du nom du groupe mandat, permet aussi à Biya de renforcer sa propre autorité en produisant un effet d'autorité sur l'auditoire. En effet, le RDPC étant un groupe reconnu par la loi, possède une certaine notoriété publique en tant qu'acteur politique représentant une partie de la population. Les décideurs politiques, et les citoyens, tous en position d'allocutaire, sont obligés de prendre en compte la position exprimée; les premiers en tant que partenaires officiels de l'entreprise politique, les seconds pour se forger leur propre opinion sur la vie de la cité.

Bien plus, cette logique de référer à l'énonciation source, permet de produire un effet de masse sur l'auditoire. C'est ce qui ressort de l'énoncé suivant : « la rigueur et la moralisation demeurent les mots d'ordre du renouveau. Le RDPC doit en donner l'exemple » (Biya, 2006). Paul Biya, dans cette séquence, recourt à la force du parti pour imposer à ses militants le respect des principes de rigueur et moralisation. Ce n'est pas lui, l'énonciateur délégué qui commande, auquel cas il aurait dit « vous devez en donner l'exemple », mais c'est bien plutôt l'énonciateur source, le parti et ses militants qui assigne ce devoir à ses membres: « le RDPC doit en donner l'exemple ». Ainsi, les militants en croyant que l'ordre vient d'eux-mêmes, vont se dire : « nous nous devons d'en donner l'exemple ».

Notre orateur, en invoquant chaque fois ses militants, veut provoquer chez l'auditoire un besoin d'adhérer à une opinion connue des autres. Ainsi, l'adhérent du parti qui est évoqué, celui que Courtès (1991 : 250) appelle « énonciataire » dans le sens restreint, va se dire: « c'est notre position », il va alors adhérer aux idées qui lui sont présentées. L'allocutaire qui n'est pas militant du RDPC, dit « anti-énonciataire » (l'opposant), prendra l'une ou l'autre des positions. Soit il rejette les thèses émises par l'énonciateur et le discours est modalisé négativement, soit alors le discours est modalisé positivement et il adhère aux opinions qui lui sont présentées. Autrement dit, en évoquant le nom du groupe et de tous les militants tout entiers, Paul Biya essaie comme le dirait Kazoviyo (2004 : 13), « d'exploiter l'instinct grégaire qui habite chaque individu pour le pousser à adopter sa position ». Aussi, l'invocation du nom du parti et derrière lui tous les militants, permet à cet orateur de s'effacer devant un « locuteur superlatif » (Maingueneau, 1991 : 38), plus crédible et plus habileté, pour qu'il garantisse la validité de l'énonciation.

On peut donc affirmer que l'auto-désignation institutionnelle de Biya en tant qu'auteur des discours est une technique d'effacement énonciatif dont l'objectif manipulateur est d'enrôler l'auditoire dans son engagement en lui donnant l'impression d'être à l'origine du discours.

2.2. L'auto-désignation par le pronom personnel « nous »

Afin de bien comprendre pourquoi Biya s'auto-désigne par « nous », le travail préalable est de lever l'ambiguïté de ce pronom. Nous entendons par ambiguïté cette « propriété des énoncés qui présentent simultanément plusieurs lectures ou interprétations possibles sans prédominance de l'une sur l'autre » (Greimas et Courtès, 1979 :13). L'usage de « nous » crée une certaine ambiguïté, non seulement parce que l'orateur se veut flou, mais aussi parce que cette ambiguïté est intrinsèque à la nature même de ce pronom car, le moins que l'on puisse dire c'est qu'il peut avoir plusieurs contenus référentiels. En effet, ce pronom personnel est une synthèse de plusieurs autres pronoms, dans ce sens où il fusionne le « je » du locuteur avec le « non je » qui peut avoir plusieurs facettes. Marcellesi (1971 : 16-17) par exemple, étudiant le discours socialiste au congrès de Tours, en arrive à cinq sortes de « nous » :

- « nous 1 » = je (emploi rhétorique);
- « nous 2 » = je + x + y : nous récapitulatif;
- « nous 3 » = je + mes amis politiques;
- « nous 4 » = je + les socialistes (ou mieux, les socialistes dont moi);
- « nous 5 » = je + les socialistes + les non socialistes.

Et pour connaître la référence de ce « nous », il faut se reporter au contexte. Nous constatons que l'ambiguïté de « nous » peut être due à la multiplicité des énonciateurs qu'il permet de constituer, et aussi à l'ambiguïté même de ces énonciateurs invoquées. En observant bien notre corpus, nous en venons à distinguer deux possibilités référentielles pour « nous ».

Dans la première, le pronom personnel « nous » peut référer à l'énonciateur source et il se constitue en porte-parole de ce dernier. En effet, l'utilisation de « nous » dans un environnement contextuel où l'identité institutionnelle du locuteur est évoquée, montre que

ce dernier ne parle pas en son nom propre, mais en tant que membre parmi d'autres, de cette institution. Nous avons ce genre de fait énonciatif dans les séquences suivantes : « C'est nous, oui, nous tous du RDPC, qui avons instauré la Démocratie et l'Etat de droit au Cameroun » (Biya, 1996); « Nous avons engagé notre parti dans la voie de la modernisation et d'une meilleure symbiose avec le peuple par le militantisme de proximité » (Biya, 2001). Dans ces énoncés, le pronom « nous » est utilisé comme une sorte d'endophrase cataphorique de « RDPC » puisqu'on peut bien penser qu'il est utilisé pour renvoyer au même référent que le RDPC qui devient l'antécédent. Nous pouvons donc dire que c'est le « RDPC », donc tous les militants de ce parti, qui est responsable du procès présenté dans les verbes « instaurer » et « engager ». Dans ces exemples, nous retrouvons le « nous 4 » décrit par Marcellesi : je (l'orateur) + les militants du RDPC.

Comme le pronom personnel « nous » n'est qu'un simple substitut du sujet se trouvant dans le cotexte discursif, il ne peut avoir d'autres implications factitives immédiates que celles observées plus haut, à savoir : le renforcement de l'autorité et l'effet d'autorité de celui qui parle, par l'effet de masse.

Cependant, en poussant notre analyse plus loin, nous constatons que le phénomène d'endophrase, apparemment utilisé pour éviter les répétitions, cache un fait discursif manipulateur qui ne dit pas son nom. En effet, pour Biya, il s'agirait de faciliter la tâche à l'auditoire qui prend à son compte le phénomène discursif plus économique, l'intègre dans sa mémoire et se le rappelle chaque fois que ce pronom réapparaît. Cette manœuvre discursive et stratégique du locuteur intégrée par l'allocutaire permet à ce dernier d'insérer l'information dans sa mémoire discursive et va entraîner une interprétation du type : « chaque fois que j'entendrai *nous* dans ce discours, il désignera ce référent maintenant connu : le parti RDPC ». Il va donc se créer un certain automatisme interprétant chez le récepteur du discours qui s'en accommodera fort bien et ne fournira aucun effort de réflexion pour s'interroger si tout ce que « nous » dit, appartient au groupe mandant ou pas.

Ces endophrases permettent donc à Biya, de faire passer ses opinions personnelles sous la couverture de l'énonciateur source, de faire assumer par l'énonciateur source ses points de vue personnels. C'est sans doute ce qui fait dire à Jacques (1979 : 356) que ce *nous* « possède une valeur performative en ce qu'il accomplit ce que la parole exprime : affirmer une parole commune ». Le « nous » signifie donc à ce moment, comme le dit bien Maingueneau (1991 : 110), « un ensemble de sujets qui assument collectivement une énonciation ». Bien entendu, cette parole commune a un effet de solidarité dans le camp de l'orateur, solidarité pouvant constituer une force persuasive sur l'allocutaire. Aussi, le fait de faire assumer collectivement le discours par les siens constitue de la part de l'orateur, « un coup de force discursif dans la mesure où il pose la parole comme commune, sans vérifier si les sujets intégrés sont d'accords ou pas » (Kazoviyo, 2004 :16).

Dans la deuxième possibilité, le pronom "nous" peut référer à Paul Biya, Chef de l'Etat, et à son gouvernement par glissement énonciatif. De fait, en tant que Président de la République, il est le chef de l'Exécutif au Cameroun, mandaté par le peuple camerounais. Pourtant dans son discours, au moment de présenter le bilan de ce pourquoi il a été mandaté, il s'auto-désigne parfois par le pronom personnel « nous » comme dans les énoncés suivants :

« Le gouvernement, comme il s'y était engagé, a fait adopter la révision constitutionnelle que l'évolution des 20 dernières années rendait indispensable. [...]. Il nous

reste également à mettre en place les nouvelles institutions prévues par la constitution » (Biya, 1996) ; « Nous nous efforcerons par ailleurs de faciliter le lancement de nouvelles activités économiques en ménageant aux entreprises des conditions favorables » (Biya, 2001) ; « Au cours des cinq dernières années, nous ne sommes pas restés inactifs sur le plan social » (Biya, 2006).

Dans la première séquence, le groupe nominal « le gouvernement », est remplacé par le pronom « nous ». Pourtant, selon les règles de la grammaire traditionnelle, ce groupe nominal devrait être substitué par le pronom personnel de la 3^e personne du singulier, à savoir « lui », de la manière suivante : « il (nous) lui reste également à mettre en place les nouvelles institutions prévues par la constitution ». Tout porte à croire que quand l'orateur se désigne dans ces séquences par « nous », il désigne lui-même avec les membres de son gouvernement, sans nécessairement référer au groupe mandant, le peuple camerounais. Il y a donc glissement énonciatif dans le sens suivant :

Enonciateur source (Le peuple camerounais) → Enonciateur délégué (Biya et son gouvernement)

Nous voulons dire ici que le pronom personnel « nous » peut avoir un contenu référentiel du « nous 3 » de Marcellesi, c'est-à-dire : « nous » = Je + mes amis politiques (qui dirigent le pays avec moi).

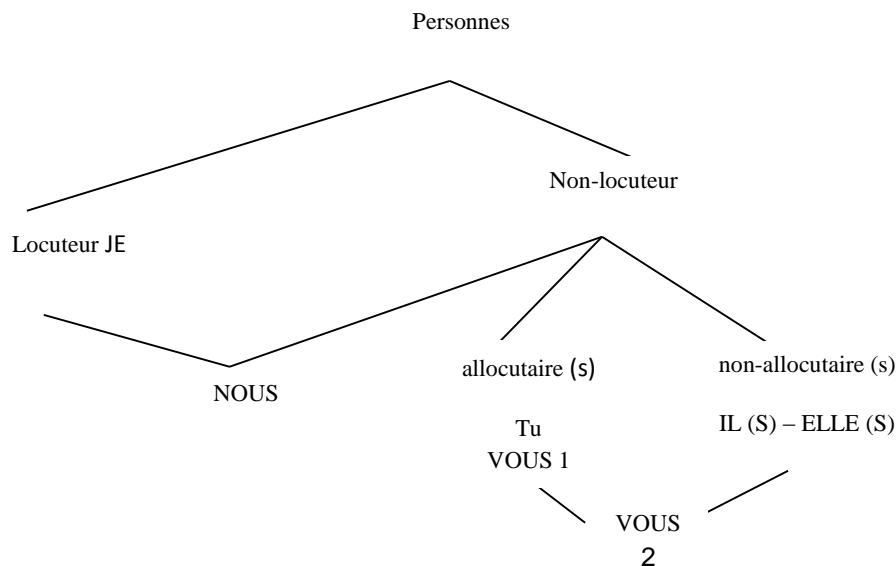
En tant que chef de l'Exécutif et porte-parole, Paul Biya est tout à fait habilité à parler de lui et de ses opinions. Il dispose d'une certaine notoriété en tant que représentant de tout un pays. La manipulation dans ce cas réside dans l'effet de l'action collective du groupe qu'il brandit et à laquelle l'auditoire est obligé d'accorder du crédit dès lors que le groupe a été mandaté. Donc sous les apparences d'un « nous » représentant l'énonciateur source, Paul Biya peut bien faire assumer son action et celle de son gouvernement par le peuple camerounais.

Nous constatons donc que dans notre corpus, le pronom « nous » est multiréférentiel et que, à priori aucune référence n'est évidente, tout est soumis à la négociation. Ce phénomène de glissement énonciatif confère un pouvoir de manipulation très important à l'orateur. D'une part, le « nous », en tant qu'énonciateur source lui permet d'« imposer doucement » ses points de vue. D'autre part, le « nous » en tant qu'énonciateur délégué, lui permet de se passer pour un « locuteur fidèle » et de crédibiliser ainsi sa parole auprès de l'auditoire et de se solidariser avec cette instance. Ceci, comme nous l'avons déjà relevé, est une stratégie visant à associer l'auditoire à l'action de l'orateur.

2.3. L'auto-désignation par le pronom « il »

L'utilisation du pronom personnel « il » pour désigner celui qui parle constitue, à priori un fait énonciatif surprenant. Ceci parce que, comme nous le savons, le pronom « il » est défini par le système déictique comme ne fonctionnant ni comme locuteur, ni comme allocutaire. Benveniste l'appelle une « non-personne » alors qu'il réfère quand même à une personne. Peut-être faudrait-il parler de « personne absente ».

Comme le montre Kerbrat-Orecchioni (1980 : 42), en français, les pronoms personnels constituent un système qui peut être représenté dans le schéma suivant :



Cet auteur rejette catégoriquement la thèse de Benveniste selon laquelle le pronom « il » aurait pour fonction de désigner la « non-personne ». Elle préfère parler de non-allocutaire. Nous avons nous même préféré l'appellation « personne absente ».

Le pronom « je » réfère au locuteur qui s'adresse à un non-locuteur. Ce dernier peut être allocutaire direct : « tu » ou « vous », ou un allocutaire indirect : « Il (s)/elle(s) ». Mais le pronom « il », comme l'indique ce schéma se situe à l'extérieur de la relation d'interlocution, ce qui pourrait occulter le phénomène que nous avons relevé dans notre corpus où le locuteur se désigne par « il » :

Le RDPC a su affronter avec courage et détermination cette concurrence et, bien qu'il soit devenu une cible facile, et bien qu'il soit présenté souvent comme le bouc émissaire de tous les malheurs, il a su déjouer les pièges, résister aux assauts de tous les autres partis et il n'a jamais démerité. (Biya, 1995)

Le RDPC, parti de gouvernement proche du pouvoir, ne doit en aucun cas se complaire dans la passivité et s'endormir sur ses lauriers. Il ne doit pas être, il ne sera jamais un parti conservateur. (Biya, 2001)

Il se dégage de ces exemples que le pronom « il » est un représentant du syntagme nominal : « le RDPC » qui est son antécédent comme l'indique le cotexte. L'accès aux référents de « il » s'obtient par la mise en œuvre d'une interprétation des liens anaphoriques présents dans cette séquence d'énoncés. L'anaphorisation est en même temps, textuelle et cognitive.

Il faut reconnaître que d'un point de vue énonciatif, l'usage de « il » donne l'impression que Biya est absent (« il » est non-locuteur), alors que c'est lui l'auteur et c'est bien lui qui se désigne comme absent : « il ». Nous pensons que l'utilisation de ce pronom par cet orateur est comme le dirait Kazoviyo (2004 : 20), un signe « d'implication maximale de l'énonciateur source ou de conformité totale à sa parole ». Il y a donc comme un

effacement total de Biya pour céder la place à un vrai énonciateur. Dans ce cas, le pronom « il » qui indiquait un « non-locuteur » chez Kerbrat-Orecchioni, indique plutôt un « locuteur » puisque ce pronom « il » est le représentant de « le RDPC » en tant qu'énonciateur source. Evidemment, cet effacement énonciatif ne peut être qu'une illusion, une sorte de mise en scène dans la mesure où à chaque énonciateur correspond une énonciation ; le « il » a beau s'identifier à l'énonciateur source, l'énonciation appartiendra toujours à Biya. Certes ce n'est qu'un simulacre, mais cela n'empêche pas que l'objectif manipulateur soit atteint, puisqu'en feignant la conformité totale à l'énonciation source, les discours porteront quand même les marques de l'énonciateur délégué.

Au final, l'effacement énonciatif est un moyen de manipulation utilisé par Biya pour construire l'auditoire en lui faisant croire que lui, l'orateur, a la parole de l'énonciateur source, donc que cet auditoire participe aussi à la composition des discours et en endosse la responsabilité.

Pour conclure

L'objectif de cette étude a été de faire comprendre que chez Paul Biya, la convocation des partenaires de la communication, plus qu'un simple comportement institué par les mœurs sociales et oratoires, est une véritable stratégie argumentative qui vise à assurer l'efficacité de sa parole. On a ainsi montré que la construction de l'auditoire chez lui passe par un gommage illusoire de sa personne à travers une auto-désignation qui lui permet de s'effacer et de faire assumer la responsabilité de ses points de vue par les différentes composantes de l'instance de réception en tant qu'énonciateurs sources. Cette construction repose aussi sur une glorification de l'auditoire qui est encensé par les images apologétiques que Biya projette de lui. Il faut dire que cette technique, qui n'est pas négative en soi, a des relents démagogiques quand on remarque que même les adversaires politiques de ce leader ne sont pas épargnés par ces propos élogieux. On peut donc affirmer que le discours de Biya, comme tout discours politique, n'est qu'un jeu de séduction dont l'enjeu est de drainer derrière lui des adhésions pour conserver et renforcer sa position.

Bibliographie

- Adam, J., 1984, « Pour une pragmatique textuelle : l'exemple d'un discours politique giscardien », *Le Discours politique*, Lyon, PUL, pp.187-211.
- Amossy, R., 2000, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.
- Baylon, C. ; Mignot X., 2003, *La communication*, Paris, Nathan.
- Cameroun tribune*, 9 octobre 1995 ; du 18 décembre 1996 ; 9 juillet 2001 ; 24 juillet 2006.
- Carnegie, D., 1975, *Comment se faire des amis. L'art de réussir dans la vie*, trad. Denise Geneix, Paris, Hachette.
- Charaudeau, P., 1983, *Langue et discours éléments de sémio-linguistique*, Paris, Hachette.
- Charaudeau, P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.
- Charaudeau, P. ; Maingueneau, D., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Coulomb-Gully, M., 2003, « Rhétorique télévisuelle et esthétisation politique: le corps (en) politique », *Argumentation et discours politique, Antiquité gréco-latine, révolution française, monde contemporain*, Actes du 25^e colloque Cerisy-la-Salle, Presses Universitaires de Rennes, pp. 121-130.
- Courtes, J., 1991, *Analyse du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette.
- Ducrot, O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

- Fosso, V., 2005, « L'énonciatif polémique dans les discours du président Paul Biya adressés à la jeunesse camerounaise de 1992 à 2003 », *Rhétorique des discours politiques*, Actes du 25^e colloque d'Albi langues et significations, Université de Toulouse, pp. 383-394.
- Greimas, A. ; Courtes, J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Jacques, F., 1979, *Dialogues. Recherches logiques sur le dialogue*, Paris, PUF.
- Kazoviyo, G., 2004, « L'illusion énonciative dans le discours politique écrit », *Analyses. Langages, textes et sociétés*, n°10, pp. 7-20.
- Kerbrat-Orecchioni, C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin.
- Maiguenau, D., 1991, *l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- Marcellesi, J., 1971, *Le congrès de Tours. Etudes sociolinguistiques*, Paris, Le Pavillon.
- Marcoccia, M., 1994, « Le rôle de porte-parole dans le discours politique. Analyse socio-pragmatique », Thèse de Doctorat, Université de Lyon2.
- Perelman, C. ; Olbrechts, Tyteca, O. 1970, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles.
- Rabatel, A., 2004, « Effacement énonciatif et effets argumentatifs indirects dans l'incipit du mort qu'il faut de Semprum », *Argumentation et prise de position : Pratiques discursives*, Paris, Presse Universitaires Franc-Comtoises, pp. 111-130.
- Robrieux, J., 1993, *Eléments de rhétorique et d'argumentation*, Paris, Dunod.
- Sarfati, E., 2001, *Eléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan.